

ENTRETIEN

Muguraş CONSTANTINESCU² avec Gina ABOU FADEL SAAD

Professeure associée et directrice de l'Ecole de traducteurs et d'interprètes de Beyrouth (ETIB), à l'Université Saint-Joseph (USJ), Gina Abou Fadel Saad est ce que son ancien directeur de thèse, le professeur Henri Awaiss, appelle avec fierté un « pur produit ETIB ». Après son Baccalauréat libanais en 1980, obtenu au collège Notre- Dame du Perpétuel Secours, elle fait des études de licence en Langue Vivantes à l'ETIB-USJ, qu'elle finit en 1983. Une année plus tard, elle obtient le Diplôme de traducteur - ETIB-USJ et deux années plus tard, un Diplôme d'Espagnol délivré par le Centre Cervantes. En 2003, elle soutient un Doctorat en Langues Vivantes, Option Traduction et marque dans l'histoire de l'ETIB le premier doctorat en traductologie et, en publiant en arabe sa thèse - *Le texte-Imara et son traducteur – L'exégèse formelle : porte d'accès au sens*, dans la Coll. *Sources- Cibles*, USJ, Beyrouth, 2005, elle marque aussi une première car c'est le premier doctorat édité en arabe dans le même domaine.

Ses carrières didactique et scientifique sont étroitement liées car Gina Abou Fadel Saad est, en même temps, formatrice de formateurs dans le domaine de l'enseignement des langues et de la traduction et chercheuse dans les domaines de la terminologie et de l'apport de la psychologie cognitive à la traductologie.

En tant que traductrice, mais aussi de formatrice de traducteurs, elle est membre de la Fédération Internationale des Traducteurs et de l'Association SGéVT (*Structuro-Verbale et Verbo-Tonale*). Très attachée à son Université, elle assure quelque temps la fonction de vice-présidente de la Fédération des Anciens de l'USJ.

La qualité de son travail scientifique lui vaut la qualité de membre du Comité de lecture de la revue *Al-Kimiya*, ETIB – USJ, de membre du Comité de lecture de la Collection Sources-Cibles, ETIB –USJ, de membre du Comité scientifique des Journées Scientifiques du Réseau LTT (Langues, Traduction, Terminologie) et, à côté de son ancien directeur de thèse, elle est également membre du Comité scientifique de notre revue *Atelier de Traduction*.

Ses publications comme auteure unique ou en collaboration sont nombreuses et montrent un esprit créatif, attentif aux nuances et qui préfère à un langage rébarbatif, parfois creux, la métaphore ou autre figure de style. On peut en mentionner quelques unes qui couvrent aussi bien la didactique que la traductologie :

² Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, Roumanie, mugurasc@gmail.com.

- « Innovation technologique, innovation pédagogique ? », in *Les langues à travers le SGAV*, Coll. *Sources-Cibles*, USJ, Beyrouth, 2001.
- « Venir au texte les mains vides », in *Du pareil au même, l'auteur face à son traducteur*, Coll. *Sources-Cibles*, USJ, Beyrouth, 2002.
- « De l'expérience pratique à la réflexion théorique : un chemin des plus sûrs » in *La traduction : de la théorie à la pratique et retour*, sous la direction de Jean Peeters, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 2005.
- « Procès, procédure, processus », en collaboration avec Henri Awaiss, in *Méta – Processus et cheminements en traduction et interprétation*, sous la direction de Hannelore Lee-Jahnke, Volume 50, n° 2, avril 2005.
- « La traduction chantée » in *Atelier : Chanter la traduction*, ETIB – USJ, Institut Culturel Italien, Beyrouth, mai 2007
- « La forme porte d'accès au sens », communication dans le cadre du colloque *Profession : Traducteur*, organisé par l'ESIT, Sorbonne- Paris 3, le 9-10 novembre 2007, à l'occasion du 50^{ème} anniversaire de l'ESIT.

En collaboration avec Nadine Riachi Haddad, Lina Sader Feghali, May Tony Akl et May Hobeika El-Haddad, elle signe aussi *Thèses et Synthèses, Traduction – Traductologie*, Coll. *Sources Cibles*, Université Saint-Joseph, Beyrouth, 2011.

Quoique très prise par ses responsabilités administratives - elle assure depuis quelque temps également le décanat de la Faculté de langues de l'USJ, avec délicatesse et amitié, Gina Abou Fadel Saad a su trouver du temps pour répondre à nos questions.

M.C. : *Quelques mots d'abord sur votre formation. Vous êtes diplômée de l'ETIB, USJ, en langues vivantes, vous avez également un diplôme de traducteur, un diplôme d'espagnol accordé par l'Institut Cervantès et en 2003 vous avez soutenu, si mes renseignements sont bons, le premier doctorat en traductologie de l'ETIB.*

Votre thèse s'intitule Le texte-Imara et son traducteur; l'exégèse formelle porte d'accès au sens Pouvez-vous en donner quelques détails pour le lecteur de notre revue : sur le concept d'Imara, sur la problématique qui en découle, sur votre démarche de recherche, sur l'évènement qu'il a constitué, sur son importance dans votre parcours de formation ?

G.A.F.S. : La « Imara » est une métaphore; c'est un mot arabe qui veut dire « construction, édifice, bâtisse » et qui désigne le texte qui en lui-même est une construction, un édifice. Pour rendre à César ce qui est à César, je dois avouer que c'est Henri Awaiss, mon directeur de thèse, qui, le premier, a eu l'idée de cette comparaison. Je l'ai ensuite prise à mon compte et l'ai développée. En bref, l'auteur construit son « texte-Imara » que le traducteur reçoit ; il le déconstruit alors pour comprendre les relations qui relient les éléments qui le composent, en étudier la fonction et construire, à son tour un « texte-Imara » cible dont les éléments auront la même fonction que la source. La problématique est donc celle de la participation de la forme à la construction du sens, surtout dans les textes à fonction esthétique.

Contrairement aux courants traductologiques qui renient l'importance de la forme ou la relèguent au second plan, j'ai essayé de prouver, à travers ma thèse, que la forme est la première porte d'accès au sens, la façade de la *Imara* à travers laquelle il faut impérativement passer pour attendre le sens. La recherche s'est penchée sur la nature des textes littéraires, la proportion de la forme et du sens qui les constituent, les enjeux exégétiques quand l'une des constituantes prend le pas sur l'autre, et partant, la difficulté d'accéder au sens en l'absence de la forme, comme c'est le cas dans la poésie surréaliste, ou en la présence de couches épaisses de forme, comme c'est le cas dans les textes dadaïstes ou oulipiens.

Cette thèse en traductologie est la première, au Liban et dans tout le monde arabe, à avoir été rédigée en arabe. Elle a été soutenue, comme vous l'avez signalé en 2003, devant un jury composé, en plus de mon directeur, de celui qui était à l'époque le doyen de la Faculté des lettres et des sciences humaines de l'Université Saint-Joseph, le professeur Jarjoura Hardane, de l'ancien recteur de l'USJ, du Professeur René Chamussy s.j. et du Professeur Maurice Pergnier. Au début, j'ai cru que la rédaction de la thèse dans une langue où la terminologie traductologique était encore à ses premiers balbutiements allait être un obstacle majeur mais Boileau avait raison de dire que « ce qui se conçoit bien, s'énonce clairement et les mots pour le dire arrivent aisément ». La rédaction de cette thèse et ma modeste participation à forger certains termes de notre discipline fut finalement un vrai bonheur pour moi.

M.C. : Votre directeur de thèse, le professeur Henri Awaiss, longtemps directeur de l'ETIB, puis doyen de la Faculté des Langues et actuellement doyen honoraire de cette même faculté, est maintenant, on peut le supposer, votre bon collègue. Vous avez signé quelques uns de vos articles et communications en collaboration avec votre ancien directeur de thèse. Que signifie pour vous cette écriture collaborative, qui, comme on le sait, n'est pas toujours facile à gérer, en supposant certaines affinités, une adaptation au rythme et au style de l'autre, sans doute certaines négociations... ?

G.A.F.S : Il est vrai que dans toute écriture collaborative, il y a des négociations et des concessions de part et d'autre. Je suppose qu'Henri Awaiss et moi-même avons, sur les plans intellectuel et rédactionnel de grandes affinités. Comme tous les étudiants qui ont de l'admiration pour leurs profs, surtout quand ceux-là sont des personnes compétentes et talentueuses, j'ai de tout temps eu beaucoup d'estime pour Henri qui est devenu par la suite un grand ami, il faut le dire. Nous aimons partager nos idées, les construire ensemble et avons le même amour pour l'écriture et un style assez similaire je crois. Il est évident que chacun de nous garde une empreinte qui lui est propre. Henri m'a souvent dit qu'il aimait être traduit par moi et je dois avouer que ma plume glisse toute seule quand il s'agit de traduire ses écrits. L'écriture

collaborative est finalement identique à une symphonie jouée à quatre mains au piano ; on se met au diapason de l'autre pour le grand bonheur de celui qui écoute ou qui lit.

M.C. : *Votre recherche porte sur une thématique variée où j'ai distingué quelques axes : un serait didactique et pédagogie des langues, un autre la traduction comme théorie et théorisation, un troisième la traduction en tant qu'expérience et pratique. Avez-vous une préférence pour un certain axe, que vous trouvez plus stimulant ou plus valorisant pour vous ?*

G.A.F.S. : Je suis atteinte d'un virus assez grave : la curiosité intellectuelle. Et puis langue et traduction vont souvent de pair. En 2008 et 2013, nous avons organisé à l'ETIB, puis à la Faculté des langues qui venait de voir le jour, deux colloques : Le premier s'intitulait *Mes deux amours, langues et traduction* et le second *Jamais l'un sans l'autre*. Nous avons voulu prouver qu'on ne peut s'intéresser à l'un en ignorant l'autre, sans pour autant réduire l'opération traduisante à une activité purement linguistique et lui faire réintégrer le giron de la linguistique. Il est à noter par ailleurs que j'ai dirigé pendant 12 ans, et alors que je préparais ma thèse en traductologie, le Centre d'études des langues à l'Université Saint-Joseph. J'ai donc beaucoup travaillé sur la didactique des langues, l'élaboration de matériels pédagogiques et la formation d'enseignants de langues. A présent, je m'intéresse surtout au volet cognitif de l'apprentissage et de la traduction ; comment apprend-on, comment traduit-on. Et comme je suis pédagogue, forcément puisque j'enseigne, j'essaie de construire des ponts entre mes recherches théoriques et ma pratique pédagogique. Tous ces domaines me passionnent et me motivent. Je sens que je suis une petite fourmi qui essaye d'apporter son grain de sel à la théorie comme à la pratique, tant en ce qui concerne les langues que la traduction et la traductologie.

M.C. : *J'ai remarqué aussi certains articles où votre écriture touche au texte littéraire et j'avoue que j'aime beaucoup ce type d'écriture où le fondement est scientifique, même technique mais où l'écriture est artistique et d'autant plus attrayante pour le lecteur, j'appellerais cela une « rhétorique de la sensibilité ». Je pense à des articles comme - « Quand sens et forme nous mènent en bateau », - « La traduction chantée » qui dès le titre proposent des figures de style, peu fréquentes dans la traductologie pure et dure. C'est une stratégie de séduction de votre part ou c'est tout naturel pour vous d'être littéraire sur un fond traductologique, ou plutôt vice-versa, d'être traductologue sur un fond littéraire ?*

G.A.F.S. : « Rhétorique de la sensibilité » ! Quelle belle appellation. Oui, je dois avouer que je prends plaisir à écrire. Au seuil de l'université, mon cœur a oscillé entre littérature et traduction. Le journalisme me tentait aussi et je

conserve dans mes cahiers d'écolière quelques dizaines de poèmes. Hélas, le temps m'a manqué par la suite pour poursuivre ces tentatives.

En fait, je ne sais si, pour être scientifique, il faut avoir une écriture sèche et sans âme. Ce serait dommage et très ennuyeux aussi bien pour le lecteur que pour le rédacteur. Peut-on prétendre que des penseurs à la belle plume tels que Ricœur, Pascal, Barthes, Reeves, d'Ormesson et j'en passe, ne sont pas des scientifiques ? Certains, dans mon jury de soutenance, m'avaient reproché ce style imagé. A l'encontre de ce reproche, j'avais avancé trois arguments : D'abord, la traductologie est une science nouvelle et pour rapprocher de nouvelles idées de l'entendement des non spécialistes, il vaut mieux recourir à des métaphores. Toutes proportions gardées, Jésus n'a-t-il pas utilisé les paraboles pour faire passer son message à ses disciples et les convaincre ? Par ailleurs, la littérature traductologique est riche en métaphores et les exemples sont légion, de la *brioche aux raisins* de Seleskovitch, au *salto mortale* de Ladmiral (le roi des métaphores filées !) en passant par les *masques du traducteur* de Georges Bastin. Enfin, il aurait été très frustrant pour la traductrice des textes littéraires que je suis de rédiger 300 pages de thèse dans un style cravaté et impersonnel. Delisle ne dit-il pas que le traducteur est un écrivain en manque d'inspiration et Ladmiral et tant d'autres n'ont-ils pas qualifié le traducteur d'écrivain et de co-auteur ? Ecrire pour traduire et écrire pour théoriser en traduction sont deux activités qui requièrent une plume soignée, à mon avis. Le tout est de ne pas se noyer dans le style imagé vide de sens.

M.C. : *Pour ce qui est des cours et séminaires que vous dispensez, je trouve que vos intitulations sont des plus « alléchantes ». Si « Initiation à la traduction », « Stratégies de traduction », « Problèmes théoriques de traductologie » sont des cours habituels dans toute formation en traduction, d'autres comme « Plaisir de lire », ou « Traduction d'une œuvre littéraire » sont assez incitants dès leur titre. Pourriez-vous nous éclairer sur leur contenu ?*

G.A.F.S : « Plaisir de lire » est un cours que j'ai introduit dans le programme de formation pour inciter les étudiants à lire et à découvrir les nouvelles publications et les ouvrages primés en littérature contemporaine. Je trouve que cette génération lit peu ou a des types de lectures différents de ceux que nous avons. Les étudiants passent souvent à côté de la belle littérature. Or traduire est un métier où il faut savoir écrire mais on n'apprend à écrire, je crois, que si l'on a observé et intériorisé les techniques d'écriture des autres. Traduire surtout en littérature est en quelque sorte un métier artisanal ; on observe les maîtres, on commence par les imiter puis on se cherche, on trouve son propre style et on se lance. « Plaisir de lire » se donne dans les trois langues de l'ETIB, à savoir l'arabe, le français et l'anglais et comme son nom l'indique, il doit constituer une vraie partie de plaisir. Avec mes collègues qui prennent en charge le cours en arabe et en anglais, nous choisissons 3 ou 4 ouvrages qui allient la beauté de l'écriture à la profondeur de la pensée. Selon un calendrier

préétabli, nous demandons aux étudiants de lire des parties ou des chapitres, d'en sélectionner des paragraphes qui auraient attiré leur attention, de justifier leur choix et de réfléchir autour de certaines problématiques que le texte soulève. Il s'ensuit en classe, comme dans les clubs de lecture, une discussion autour de l'auteur, de sa manière d'écrire, des personnages, de la trame dramatique, des questions abordées. Les étudiants débattent des différents sujets librement ; aucune contrainte, à part celle d'avoir lu la partie indiquée, ne leur est imposée. L'évaluation, puisque la validation des crédits y relatifs nous oblige à évaluer, prend en considération si l'étudiant a lu ou pas et s'il participe en classe ou pas. L'amour de la lecture s'apprend et la lecture doit rester un plaisir qu'on recherche sans cesse et envers lequel on développe une dépendance bénéfique.

« Traduire une œuvre littéraire » est un cours qui fut introduit par Henri Awais en fait. Il en assure la combinaison français-arabe et je prends en charge la combinaison arabe-français. Il s'agit de choisir une œuvre littéraire, bien écrite certes mais qui présente aussi des défis culturels et/ou stylistiques. Chacun de nous planifie le cours à sa guise et il nous est arrivé d'animer le cours ensemble. Henri partage les parties de l'œuvre entre les étudiants qui doivent ensuite exposer chacun leur traduction devant le reste de la classe, la justifier, la discuter. Pour ma part, je travaille avec mes étudiants en atelier ; nous traduisons ensemble séance tenante et essayons de conceptualiser les problèmes et de les résoudre. C'est une sorte de « Think aloud protocol » que je mène pour stimuler leur réflexion et rationaliser le processus de prise de décision qui s'ensuit. Ce cours débouche en général sur trois sortes d'actions concrètes : publication de la traduction, théorisation des problématiques rencontrées et discussion de la traduction avec l'auteur quand c'est possible.

M.C. : *En restant toujours dans vos matières traductologiques, qu'elle serait la différence entre « Traduction - Domaine littéraire » et « Traduction d'une œuvre littéraire » ?*

G.A.F.S : A priori, la stratégie et les finalités sont les mêmes puisqu'il s'agit de traduction de textes littéraires à cette différence que le premier cours permet de s'essayer à différents genres littéraires et donc d'avoir une écriture souple et malléable alors que le second mise sur l'aptitude du traducteur à garder le même style sur un parcours assez long puisque le texte ne s'arrête pas au bout d'un paragraphe ou d'une page. Comme pour les nageurs de compétition, il s'agit de développer les styles d'exercice et d'éduquer le souffle. Ainsi le traducteur doit être capable aussi bien de varier son style de traduction pour emboîter le pas aux différents auteurs que d'arriver au bout de l'œuvre sans s'essouffler.

M.C. : *Comme la critique des traductions me préoccupe particulièrement et c'est une matière que j'enseigne dans notre master, je voudrais connaître, à titre d'échange, quelle est votre opinion à ce propos ? Apprenez-vous à vos étudiants comment et pourquoi évaluer une traduction, en la comparant à l'original ?*

G.A.F.S : Oui certainement, nous avons un cours intitulé « Révision » mais ce n'est pas moi qui l'anime. Le but du cours est de sensibiliser les étudiants de Master à la différence entre les notions de correction, révision, évaluation et critique des traductions et de leur montrer quels sont les critères qui s'appliquent à chacune de ces opérations.

Dans le cadre de mon cours de « Stratégies de traduction » qui se donne en licence, comme nous abordons les diverses stratégies de reformulation, j'expose les différentes sortes d'erreurs de langue et de traduction ainsi que mes critères d'évaluation. J'emmène ensuite les étudiants à évaluer, en se basant sur des grilles détaillées, certains travaux de leurs pairs, rendus anonymes ou des traductions existantes et publiées.

Le maître mot en évaluation est, me semble-t-il, la souplesse. On n'évalue pas selon ses préjugés ou ses valeurs ; on évalue selon ce que Berman appelle le « Projet du traducteur » et c'est cette notion que je m'évertue à faire acquérir aux apprentis-traducteurs. Je ne prends position ni avec la philosophie sourcière ni avec la philosophie cibliste ; je recherche ce qu'il y a de bon dans les deux et j'essaye de faire comprendre à mes étudiants qu'évaluer n'est pas juger. Il faut savoir être à l'écoute de ce que le traducteur a voulu faire et de ce qu'on lui a demandé de faire et évaluer en fonction de ces contraintes.

M.C. : *Que pouvez-vous nous dire sur votre pratique traduisante, individuelle ou en équipe, en atelier ? Comment cohabitent en vous le traductologue et le traducteur, le didacticien et le littéraire ?*

G.A.F.S. : J'ai fait l'expérience de l'écriture à deux, mais à part dans le cadre de mes cours où j'ai l'avantage d'être le maître que les étudiants ont la complaisance d'écouter avec déférence (sourire), je ne crois pas que je sois capable de traduire avec quelqu'un d'autre ou du moins, ne l'ai-je jamais essayé. Comme mon créneau est la traduction littéraire, il me semble qu'il serait extrêmement difficile de composer à la fois avec le style de l'auteur et celui d'un autre traducteur. Par ailleurs, la traduction littéraire est une activité tellement intimiste que je préfère être seule, dans un face-à-face privé avec l'auteur. Comme dans toute relation, on est un peu jaloux, on n'aime pas partager l'autre avec qui que ce soit...

Par ailleurs, je pense être quelque peu de sentimental et de rationnel à la fois. C'est l'affectif qui l'emporte quand il s'agit d'écrire ou de traduire. Cependant le rationnel ne peut se développer que dans une ambiance affective saine et épanouissante. Je ne peux empêcher l'affectif d'intervenir dans mes

relations avec mes étudiants puisqu'il est, comme chacun le sait le moteur principal de l'apprentissage. Et partant, je ne peux l'empêcher de se glisser dans mes préoccupations théoriques : les choix du traducteur, ses préférences, son comportement cognitif, ses prises de décision sont empreintes d'affectif. C'est là où traduction et traductologie se croisent, cohabitent et s'alimentent l'un l'autre. C'est là où réside mon créneau de réflexion.

M.C. : *Dans la subtile métaphorique du traducteur que vous semez çà et là dans vos articles et dans vos ouvrages, le traducteur est tantôt un « locataire » de la construction-texte, tantôt un « ange » parce qu'il transmet/ transporte un message, tantôt un « gymnaste » de ... l'exégèse, même si vous le considérez un « être normal » qui pratique une activité qui existe depuis la nuit des temps, malgré tous les doutes et toutes les accusations que planent sur lui (traître, infidèle, agresseur, corsaire, usurpateur etc.). Comment voyez-vous le traducteur à travers votre pratique de formation de traducteurs et à travers celle de praticienne du traduire ?*

G.A.F.S. : C'est un être profondément humain ayant toutes les qualités et tous les défauts d'un être humain. Il vit pleinement et de bonne foi sa vocation de traducteur. S'il commet des infidélités et des trahisons, c'est pour la bonne cause, du moins c'est ce qu'il croit intimement, et d'ailleurs qui sont les autres pour le juger. Comme je l'ai déjà dit, on ne peut juger l'autre, le traducteur en l'occurrence, que si on se glisse dans sa peau et qu'on comprend ses motivations. Le traducteur est en quête de statut, de reconnaissance, de compréhension. Le fait de voir tous les doigts pointés sur lui, de le voir accusé de tous les maux et souvent relégué au second plan me révolte. C'est un être de nature malléable puisqu'il est capable de concéder style et idées à tous ceux qu'il est appelé à traduire. C'est aussi un être de nature humble, sinon il n'aurait pu se résoudre à prêter son style et sa langue à un autre. Ceux qui s'insurgent contre cette nature ne sont même pas dignes d'être appelés traducteurs. C'est cette idée que j'ai développée d'ailleurs dans ma thèse : au cœur de l'opération de communication qu'est la traduction, le traducteur serait un messenger, une sorte d'ange (d'ailleurs le terme grec *Angellos* veut dire messenger) qui viendrait de la part de l'auteur comme viendrait l'ange de la part de Dieu et qui transmettrait le message de celui qui l'a envoyé au lecteur comme les anges ont transmis la parole de Dieu aux hommes dans une langue que ces derniers comprennent. Je suppose que l'archange Gabriel a dû parler à la Vierge Marie dans sa langue maternelle pour qu'elle le comprenne ; c'est donc un traducteur de la langue de Dieu (on ignore laquelle) qui a transmis le message de Dieu en le traduisant dans la langue du récepteur.

M.C. : *Vous êtes un « pur produit ETIB », comme aime dire Henri Awaiss, ETIB qui a récemment fêté 35 ans (Bel âge ! La vie en fleur !) d'existence et de devenir et, depuis quelques années, vous en êtes la directrice. Au bout de cette belle « traversée », ETIB est une construction (Imara ?), solide et souple à la fois, une école prestigieuse, en plein*

épanouissement, avec de beaux résultats et autant de projets. Quels sont pour vous le plus important résultat et le plus important projet de l'ETIB ?

G.A.F.S. : C'est vrai ! Je fais partie de la première promotion diplômée de l'ETIB et j'ai eu la chance d'accompagner son développement et de connaître tous les directeurs qui se sont succédé à sa tête, d'abord en tant qu'enseignants puis en tant que collègues : depuis le Père Roland Meynet et le très regretté Père René Chamussy (qui, malheureusement, vient tout juste de nous quitter) jusqu'à Henri Awais en passant par Jarjoura Hardane. Ces grands hommes ont, chacun à leur façon, ajouté une pierre à cette belle *Imara* qu'est l'ETIB et l'ont marquée de leur empreinte. La reconnaissance de l'ETIB est aujourd'hui internationale ; l'année dernière elle a remporté le *Prix Gerardo de Cremona* comme meilleure institution d'enseignement de la traduction du sud de la Méditerranée.

Le plus beau résultat de l'ETIB reste ses « produits », ses diplômés qui occupent les meilleures positions à l'échelle nationale et internationale et font notre fierté à tous. C'est un défi pour nous que d'œuvrer au quotidien en vue de garder cette qualité d'apprentissage dans un monde de plus en plus exigeant où le profil du traducteur connaît des changements majeurs du fait, surtout, de l'évolution des outils numériques mis à sa disposition ou qui risquent de lui faire ombre. Pour répondre à ces exigences et à toutes celles du marché en évolution, l'ETIB propose à présent 5 options de Master : Traducteur-rédacteur, Traducteur de conférences, Traducteur du domaine des banques et des affaires, Traducteur-traductologue et Interprète de conférences. Elle propose également des programmes où l'anglais serait la langue B au lieu du français.

Par ailleurs, l'ETIB, de par ses recherches doctorales et postdoctorales a contribué à l'épanouissement de la pensée traductologique et de la terminologie arabe qui l'accompagne. Son apport principal fut ses publications en langue arabe, à côté de celles en français et en anglais, qui se sont concrétisées dans la collection traductologique *Sources-Cibles* fondée par Henri Awais et qui compte aujourd'hui plus de 30 titres.

L'ETIB rêve toujours de grandir et de rayonner. Elle devient aujourd'hui une référence pour le monde arabe qui la sollicite de plus en plus. Ainsi a-t-elle lancé cette année un Master en traduction dans la branche de l'USJ à Dubaï et s'est-elle engagée dans un processus d'enseignement à distance pour des apprentis disséminés dans les pays du Golfe. D'autres projets sont à l'étude pour former de jeunes traducteurs africains. Pour pouvoir exporter ses enseignements au-delà des frontières libanaises, l'ETIB compte multiplier ses interventions à distance en formation initiale et continue, aussi bien pour des étudiants que pour des formateurs, et ce, à travers les webinaires, les *Moocs* et toutes sortes de classes virtuelles.

M.C. : *Comment gérez-vous, au quotidien, le travail de direction de l'ETIB ? L'administration demande, on le sait, beaucoup de sacrifices mais produit néanmoins beaucoup de satisfactions. Que rangez-vous du côté des sacrifices, mais de celui des satisfactions ?*

G.A.F.S. : S'engager dans les rouages de l'administration est certes très prenant. J'avoue que les débuts ont été difficiles et cela se fait au détriment d'activités plus gratifiantes que l'on aimerait faire. Quand on est dans l'administration, on n'a plus le temps d'enseigner autant qu'auparavant et plus du tout le temps de traduire. Voilà ce qui me manque le plus : cet accompagnement pédagogique quotidien des étudiants et le maniement des textes en traduction. Un traducteur qui ne traduit plus est pareil à un musicien auquel on interdirait de jouer ; ses doigts le démangent et il a toujours la hantise de perdre la main s'il abandonne trop longtemps. La seule activité à laquelle j'essaie de me cramponner encore c'est la recherche et l'encadrement des doctorants. C'est ma bouffée d'air frais pour continuer à exister en tant qu'être humain penseur.

Par ailleurs, diriger une école de traduction vous donne la possibilité d'embrasser l'ensemble des activités de l'école, de ses étudiants, de ses enseignants, de son personnel administratif et même de ses anciens. Vous voyez plus large et vous essayez de faire évoluer tout ce petit monde vers des horizons de succès. Faute de pouvoir composer de la musique, vous vous investissez, si l'on peut dire, dans la distribution musicale des partitions.

M.C. : *A quoi travaillez-vous à présent ? Si le temps vous le permettait, si vous n'étiez pas « happée par le monde académique », qu'est-ce que vous aimeriez traduire ?*

G.A.F.S. : Je suis actuellement engagée dans deux axes de recherche qui se font au sein de l'ETIB avec des collègues et des doctorants. Le premier tourne autour du processus cognitif de l'opération traduisante et le second se penche sur la traduction en langue arabe des termes de la traductologie. Ce dernier constitue le complément d'un travail fait auparavant et publié dans la collection *Sources-Cibles*.

Hélas, je ne traduis plus mais si j'avais le temps – et ceci est un projet dans lequel j'aimerais m'investir un jour – je traduirais des auteurs libanais vers le français pour les faire mieux connaître par le lectorat francophone mais aussi des auteurs libanais d'expression française pour le plaisir de relever le défi du rapatriement de ce que j'appelle « le moi culturel ». Je retournerai aussi vers mes premiers amours : je rêve de pouvoir écrire, en prose et en poésie...

Note : Contribution réalisée dans le cadre du programme CNCS PN-II-ID-PCE-2011-3-0812 (Projet de recherche exploratoire) *Traduction culturelle et littérature(s) francophone(s) : histoire, réception, critique des traductions*, Contrat 133/27.10.2011.